

Vilém FLUSSER

Les changements dans la relation entre l'espace privé et l'espace public sous l'impact de l'urbanisation post-industrielle.

(Conférence à l'Institut Européen d'Ecologie, Metz, le 3/5/79)

Sous

Essayons de lire PLATON dans le contexte de ce qu'on appelle la deuxième révolution industrielle", on a des surprises. On y trouve sous-jacente, une anthropologie qui illumine par la base notre progression vers un "appareil" de plus en plus autonome. Une telle lecture de PLATON s'impose, car le progrès scientifique et technologique occidental est fondé sur une notion spécifique de l'homme et de sa place dans le monde, dont la pensée platonicienne est une des racines. Hannah ARENDT s'est essayée à une telle lecture, et je fais un bref résumé de cette analyse dans cette conférence. Je vous proposerai ensuite quelques commentaires, lesquels, avec l'aide du dialogue, sont susceptibles d'éclaircir notre thème.

Pour PLATON l'homme est un être tombé du Ciel, (le royaume des idées), dans la Nature, (le royaume des apparences). Dans sa patrie céleste, il a contemplé l'ordre logique des idées immuables, mais pendant sa chute, il a tout oublié. Car entre ciel et nature court la rivière de l'oubli (LETHE) dont les eaux lavent les idées. Il y a néanmoins des méthodes pour redécouvrir les idées oubliées : c'est l'oeuvre de la philosophie. De telles méthodes peuvent sauver l'homme de sa condition naturelle, car elles le mènent vers la vérité, (a-letheia - des-oubli).

Ce mythe anthropologique cesse d'être mythique pour nous, et nous nous y reconnaissons, dès que nous cherchons à le saisir dans notre environnement.

Est donc le schéma :

"Topos uranikos" : lieu des idées, de la théorie

"Lethe" : rivière de l'oubli

"Physis" : lieu de la vie, de la praxis l'homme la philosophie

Il y a alors, pour l'homme, trois manières de vivre : (1) il peut s'intégrer dans la nature physique et couper tout lien avec les idées. (2) il peut essayer de "se souvenir" des idées pour les appliquer comme modèles d'un changement de la nature. Et (3) il peut tourner le dos à la nature et "contempler" les idées redécouvertes. PLATON ordonne ces trois virtualités existentielles en ordre hiérarchique comme il suit :

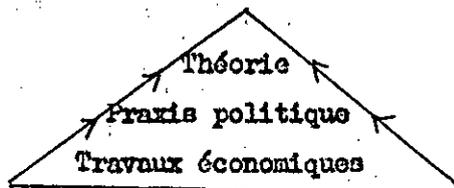
I : La vie privée des idées : (zoon oikonomikon - vita privata). C'est la vie naturelle qui suit l'ordre naturel du cycle de l'éternel retour. C'est une vie sans signification (but. Les femmes et les esclaves vivent cette vie : c'est

la vie dans la cuisine (oiké).

II : La vie qui applique les idées : (bios politikos - vita activa). C'est la vie pratique qui cherche à changer la nature. La signification, le but de cette vie, c'est l'oeuvre. Les artisans, les artistes et les politiciens vivent cette vie : c'est la vie dans le marché (commerce des idées).

III : ~~la vie philosophique~~ : (bios theoretikos - vita contemplativa). C'est la vie qui regarde les idées. Le but de cette vie est la sagesse. Ce sont les philosophes qui vivent cette vie : c'est la vie dans l'Ecole (Scholé).

Un modèle spatial de cette analyse platonicienne est le village grec : la polis. ^{polis} Il y a une place du marché (agora), entourée par des maisons privées (oikai). Dans les maisons travaillent les femmes et les esclaves : ils font la cuisine, lavent le linge, sèment et cueillent les fruits et légumes derrière la maison : ils sont engagés dans la vie "économique", celle du travail. || Devant les maisons sont assis les artisans qui produisent des biens qui doivent être échangés sur le marché : ils sont engagés dans la vie "politique", celle de l'oeuvre. || Et sur la place du marché, il y a des personnes qui causent : ces dernières sont engagées dans la "vie philosophique". C'est parce que les esclaves travaillent que les artisans peuvent produire des oeuvres : ils leur ouvrent le temps libre, la base économique. Et c'est parce que les artisans échangent leurs produits que ces gens peuvent ainsi bavarder : car les artisans ouvrent l'espace libre, la base politique. En d'autres termes : les esclaves travaillent pour que l'oeuvre soit possible, et les artisans produisent pour que soit possible la philosophie. La praxis politique est le but de l'économie, et la contemplation est le but de toute action politique. Ainsi :



Le climat du travail économique est celui de la condition naturelle, donc du manque de liberté. Ce n'est pas qu'on asservisse les esclaves à proprement parler : tout homme qui travaille est "esclave". Le climat de la production est la volonté de l'oeuvre, donc la liberté. Là où il n'y a pas d'esclave, il n'y a pas de liberté. Mais le climat de la théorie est le loisir. Là où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de loisir. C'est parce que la plupart des Grecs étaient esclaves que quelques uns peuvent produire des oeuvres et que certains peuvent philosopher. Si on libérait les esclaves, politique et philosophie s'arrêteraient, et tout le monde deviendrait esclave.

Une telle conception de l'homme et de la société, pour laquelle la liberté n'est pas un but mais une méthode pour atteindre la sagesse, est fondée sur une notion spécifique du temps et de l'immortalité. Le temps du travail est cyclique : on mange pour faire la cuisine, et on fait la cuisine pour manger. C'est le cycle absurde de l'immortalité des animaux et des plantes, le cycle des générations : le chat comme le bri d'herbe vivent éternellement dans leur semence. Le temps de la politique est courbé comme un arc (en grec : bios) : quand l'oeuvre est faite, il y a une pause (en grec : epoche), et une nouvelle praxis commence. C'est l'arc

qui va de la naissance vers la mort. Le temps de la théorie est figé : c'est l'éternité des formes immuables. L'esclave est immortel comme la nature, le philosophe est immortel comme la formule mathématique, seul le politicien, l'artiste est mortel il est "hémiqne" et le destin finira par le tuer. L'esclave est un phénomène naturel le politicien est libre et mortel, mais il peut être sauvé de la mort par la philosophie, laquelle n'est pas libre, mais conditionnée par la logique.

La liberté est mortelle, mais elle est aussi une erreur. Quand on applique une idée à la nature, on ne change pas seulement la nature, mais aussi l'idée. La somme des angles d'un triangle dessiné dans le sable n'est pas de 180°, et ne peut jamais l'être. L'idée du triangle a été détournée par la matérialité du sable. La contemplation de tels triangles conduit vers une opinion (doxa) erronée. L'art, la politique, la technique, sont nécessairement dogmatiques, et il n'y a pas de sagesse (sophia) dans ces derniers domaines. Le potier ne produit pas un pot idéal, ni le politicien une société idéale, car la nature change les idées en erreurs, et la liberté mène donc par nécessité vers le dogmatisme et la mort. Seule la vision théorique, l'amour de la sagesse, la philosophie, peut nous sauver de l'erreur et de la mort.

Cette anthropologie platonicienne, et l'utopie qui en résulte, ont dominé l'Occident pendant plus de 1000 années sous la forme de la pyramide féodale. Dans la société médiévale, la population rurale occupe la place de la vie économique (vita privata), la population urbaine celle de la vie publique (vita activa), et le clergé celle de la vie théorique (vita contemplativa). Le système féodal est donc une "ville platonicienne" où l'espace privé est constitué par les champs qui soutiennent économiquement les villes médiévales, l'espace public est constitué par les villes qui soutiennent politiquement l'église, l'église enfin est l'espace de la contemplation, de la prière. Dans les villes, seuls les artisans sont libres : les serfs et les moines ne le sont pas. Mais la ville peut être sauvée de la mort par le clergé.

La révolution bourgeoise de la Renaissance a reformulé la pyramide platonicienne, en réunissant la politique, l'art, l'oeuvre, en somme : la liberté, au sommet. Ceci est évident, car ces valeurs-là sont le climat vital de la bourgeoisie, de la ville. De cette manière, la politique et théorie sont changés de place dans la pyramide, et le modèle de la société moderne est alors le suivant :

Politique, art

Théorie, science, philosophie

Travaux économiques, machines, prolétariat

Comme l'idéal est dorénavant la liberté, et non plus la sagesse, la théorie change de fonction ("savoir est pouvoir"). La théorie moderne n'est plus la contemplation des idées, mais une manipulation des idées, donc une espèce d'art. C'est pourquoi la notion grecque de l'art, "techné", ne change pas seulement de place dans la pyramide, mais se divise en deux branches : l'art de la théorie (la technique), subalterne, et l'art de la liberté (le beau), suprême. C'est cette division qui a provoqué le progrès : l'application progressive de nouvelles idées, de nouveaux modèles, de nouvelles modes. Et ceci a provoqué la première révolution industrielle. Pendant toute cette époque on peut constater une espèce d'"effritement de la signification" de la vie : si ce n'est plus la contemplation de la perfection, la poursuite

de la sagesse, la prière, qui sont le but, mais la liberté, alors la mort, ce salaire de la liberté vient mettre tout en question. Le progrès est un mauvais substitut de l'immortalité.

La deuxième révolution industrielle du 20^{ème} siècle a renversé la pyramide platonicienne, de la façon suivante :

Economie

Politique, art

Théorie, science, technique, philosophie

C'est à présent la vie privée qui est l'idéal, et la liberté et la sagesse, les deux, servent pour rendre une telle vie des travailleurs de plus en plus agréable. Ceci est en soi évident, car ces valeurs sont le climat vital du travailleur du prolétariat. Dorénavant la théorie sert à la praxis, et la praxis à la consommation. La science sert à la politique, et la politique à l'économie. La sagesse sert à la liberté, et la liberté à la répétition de l'éternel retour. La prophétie platonicienne est réalisée : les esclaves ont été affranchis, et de là nous sommes tous devenus esclaves. La vie est devenue "absurde", car il n'y a pas de but dans la vie privée. Il est aisé d'observer tout dans les sociétés socialistes que dans les sociétés technocratiques : c'est la privatisation totalitaire. La ville post-industrielle est un seul appareil, un ensemble d'espaces privés destiné à la répétition cyclique du fonctionnement.

Pour saisir ce jugement que Hannah ARENDT porte sur le présent, il faut considérer deux paires de notions : "travail et œuvre", et "affairement et loisir". Travail (tripalium) n'est pas agir, mais souffrir. Le travailleur est condamné, tel Sisyphe, à répéter toujours les mêmes gestes absurdes, et si c'est la machine qui roule la pierre, il est condamné à avaler, dans sa retraite, les morceaux que la machine lui met dans la bouche. Ses mouvements sont aussi prévisibles que ceux d'une chaîne de bicyclette. Ce sont des mouvements répétitifs comme travailler et dormir manger et faire la cuisine, et le week-end, les vacances et la retraite ne sont pas des interruptions (loisir), mais des phases de la consommation à l'intérieur du cycle du travail. C'est le fonctionnement cyclique, passif.

Ouvrer est agir, car c'est obliger une idée entrevue dans le loisir à pénétrer la nature. Pour toute œuvre avant et après, il y a une "vision" d'une idée : avant, il y a la vision de l'idée elle-même, après, il y a la vision de l'idée dans l'œuvre. Le loisir est le temps qui est laissé "libre" pour "voir" des idées. Le travailleur ne peut pas avoir de temps libre, puisqu'il est privé des idées. Mais malgré sa liberté, son temps libre, l'artisan ne mène pas la "bonne vie". C'est le philosophe, le moine, le théoricien lui seul, qui reste toujours du loisir, et peut donc dévoiler les idées, voir la liberté, et atteindre la sagesse "le bel et le bon".

Le loisir s'appelle en grec "scholé", et l'affairement s'appelle "ascholia", c'est à-dire : manque de loisir. Le même mépris des affaires se manifeste en latin : "otium - negotium". Le mot "scholé" est à l'origine de notre mot "école". L'école est cet endroit du loisir où les idées sont contemplées. L'Académie et le Lycée sont des lieux de salvation, car on s'y sauve de l'action, donc de la mort. Dans

l'espace privé du travailleur il n'y a pas de lieu pour une école, et ce qu'on appelle les "écoles" dans le climat du travail ne sont que des endroits pour l'entraînement. Dans l'espace public de l'art et de la politique, l'école est dégradée et devient un lieu où on regarde les idées pour pouvoir les appliquer. La vraie école, celle des scholastiques médiévaux, n'est possible que dans l'espace de la contemplation, de la prière. La véritable raison de la crise des universités est le manque du vrai loisir.

Nous venons donc de saisir la signification des termes "espace privé, oikos, reprivata" et "espace public, polis, respublica" selon Hannah ARENDT : la chose privée est l'enfermement de la vie cyclique, absurde, du travail. La chose publique est l'endroit de la vie artificielle, délibérée de l'oeuvre. Au dessus des deux s'ouvre l'espace du loisir contemplatif, des idées éternelles. Dans la société bourgeoise, dans la république, l'ordre est renversé et tout est soumis à l'espace public. A présent, tout est soumis à l'espace privé. Nous sommes devenus tous des travailleurs des fonctionnaires, des esclaves. C'est l'état de la privatisation totale, c'est aussi l'état totalitaire.

Selon une telle analyse la ville post-industrielle ne comporte donc pas de véritables espaces publics, ni de véritables écoles. Tout est plongé dans l'espace privé de l'appareil, et la ville est en effet divisée en deux parties : la ville-travail et la ville-dortoir, lesquelles représentent les deux phases de la vie économique des souffrances. Il y a, dans la ville post-industrielle, des phénomènes qui imitent des espaces publics, tels sont les supermarchés, les mass media, et il y a des événements dits "publics". Mais il est facile de démasquer l'idéologie d'une telle imitation. Les supermarchés ne sont pas des places publiques, car ils imposent la consommation, au lieu de permettre l'échange, le dialogue. Les mass media ne politisent pas, (n'ouvrent pas l'accès à l'espace public), mais ils privatisent, (le politicien sur l'écran de TV entre dans l'espace privé du consommateur). Les événements dits publics transforment les participants en consommateurs passifs, c'est-à-dire en éléments d'une "masse". Il n'y a pas d'espace réclamé public dans la ville post-industrielle, et il ne peut y en avoir : car l'anthropologie sous-jacente à une telle ville est l'homme qui travaille et consomme, l'esclave universel, l'"homme privé", et en fait privé de relations.

Une telle analyse désespérée de notre situation doit être faite et acceptée en face. On la fera aisément si on se rend compte que le modèle arendtien de la ville post-industrielle est le nazisme. Dans une telle perspective, tous les appareils, par exemple celui du stalinisme ou d'une technocratie américaine du futur, ne sont que des éditions améliorées du nazisme. Ils fonctionnent mieux et deviennent donc plus invisibles (inconspicues)? Le fonctionnaire parfait, le travailleur idéal, dans cette perspective, est, EICHMANN : l'homme privé de toute "idée", est donc irrésponsable, (incapable d'action véritable). Tous les apparatchiks russes et les managers américains ne sont que des Eichmanns perfectionnés. L'idéal de la ville post-industrielle est Auschwitz, où les habitants collaborent à leur propre destruction. Nos villes ne sont, de cette perspective, que des Auschwitz perfectionnés. Et la question célèbre : "comment peut-on toujours philosopher après Auschwitz ?" trouve sa réponse évidente : "on ne peut pas le faire, car il n'y a pas d'école, de loisir pour la contemplation des idées".

Mais le nazisme n'est pas le seul modèle possible. Le renversement de la pyramide platonicienne permet d'autres visions du futur. On peut s'imaginer des villes post-industrielles dans lesquelles la relation entre la vie privée, la vie active et

la vie contemplative ne soit pas celle de nos villes actuelles, laquelle est, il faut l'admettre, la relation totalitaire de la privatisation. On peut s'imaginer d'autres anthropologies que celle de l'esclave, quoique pour nous occidentaux, toute anthropologie doit obligatoirement se placer dans le contexte platonicien. Cette conférence voudrait en proposer une.

Toute ville, la polis grecque comme la ville des artisans médiévaux, la ville industrielle comme la ville des parcs industriels et la ville de plaisance, ou celle des HLM, serait au fond une entreprise pour dépasser la solitude. Il est vrai que tout homme est, de par la "nature" (physique, esclave au sens platonicien, car il est conditionné par la nature. Mais il n'est pas complètement esclave, complètement privé de toute idée. Même l'esclave sait qu'il va mourir, donc il n'est pas à tout le moins privé de l'idée de la mort. Il ne tourne donc pas tout à fait dans le cercle naturel du chat et du brin d'herbe. Dire cela n'est pas être victime d'un humanisme quelconque : l'existence des villes en est la preuve. La ville est l'endroit où les gens essaient de vivre ensemble, non pas malgré leur connaissance de la mort, mais pour pouvoir vivre avec cette connaissance. Et il est vrai que la ville est vouée à l'échec : tous les habitants y meurent, et ils meurent dans la solitude. Mais la ville produit une espèce d'immortalité secondaire : la civilisation. C'est dire que en dépit de l'analyse platonicienne, il y a une ouverture vers les idées et vers l'espace public chez tout "esclave" : sa conscience de sa mort. Cette ouverture se manifeste alors par l'existence des villes. Ne pas avoir admis cela rend PLATON, à nos yeux, en quelque sorte "fasciste", quoique dans une direction différente du nazisme.

Admettons donc que nous sommes tous, à l'heure actuelle, de ces esclaves au sens platonicien, et que personne d'entre nous ne peut être philosophe : que nos villes sont des camps de concentrations perfectionnés auxquels nous collaborons tous, soit que nous y travaillions et consommons, soit que nous y produisions des oeuvres, ou même des théories. Admettons même que toute contestation de la ville contribue finalement à la renforcer par un effet de feed-back. Malgré tout cela, nous restons tous ouverts pour l'espace politique, pour la liberté, parce que il y a dans nous l'idée de la mort. L'espace public est toujours ouvert au dedans de nous même, sous la forme de notre ouverture vers la mort. Notre tâche est donc de projeter cet espace sur la ville, si nous voulons la rebâtir.

Par paradoxe une telle projection suppose l'acceptation de notre espace privé, notre solitude vers la mort. Car, c'est parce que nous sommes "privés des autres" que nous voulons projeter l'espace public, que nous nous engageons à "publier" (rendre public). Et c'est parce que nous voulons pénétrer la solitude d'autrui et le convaincre d'être avec nous que nous publions. C'est dire que l'espace public présuppose la reconnaissance de la privatisation, la nôtre et celle des Autres. Mais c'est là le paradoxe, parce que la ville post-industrielle, selon l'analyse précédente, notre ville, est en elle-même un espace privé. Comment donc vouloir amorcer la reconstruction de la ville par l'admission de la privatisation ? Or ce paradoxe n'est qu'apparent : la privacité de notre ville n'est pas "la borne" : elle a été projetée à partir de l'espace public, ce qui renverse et la relation authentique des deux espaces.

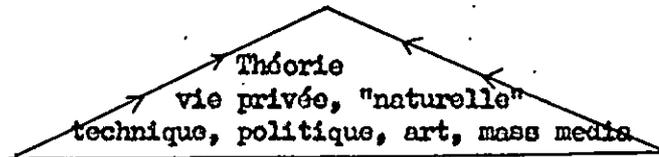
Un coup d'oeil sur l'architecture de la ville montre que ses espaces privés ont été "prévus" : ainsi, même si on construit sa propre maison, son projet doit depuis longtemps être approuvé. Et l'on ne peut pas projeter un espace véritablement

privé à partir de l'espace public sans le falsifier : Brasília en est la preuve, où les espaces privés sont la conséquence d'une urbanisation politique.

Il faut refuser la fausse privatisation de nos villes et la remplacer par une privatisation véritable, puisque l'espace privé de notre ville est le résultat de la prévoyance publique, de l'assistance publique. Reconnaître l'aspect privé, c'est l'exact opposé : il sera le résultat du soin qu'on porte à soi-même et aux autres de ce qu'on nommait dans des contextes dépassés, "l'amour". Or, l'amour est l'exact opposé de la prévoyance ("L'amitié est un spasme tranquille sans avarice" disait COCTEAU) : si on prévoit la vie d'autrui et si on la projette, c'est qu'on ne l'aime pas. Et on peut aimer seulement dans son espace privé, jamais sur le marché. C'est dire que pour reconnaître le caractère privé personnalisé d'autrui, il faut d'abord pouvoir disposer soi-même d'un espace privé. C'est cela l'opposition au totalitarisme.

Est-ce un retour au libéralisme que, "chacun pour soi", à la ville industrielle du 19ème, et en même temps aux bidonvilles ? C'est l'exact opposé. Dans la ville capitaliste, l'espace privé fonctionne comme point de départ pour conquérir l'espace public (faire des oeuvres), et comme point de retour pour y accumuler ses conquêtes, (faire des économies). C'est cela la moralité de la production, l'éthique "protestante". Or dans notre contexte, l'espace privé fonctionne comme refus d'une fausse publicité, le refus de "l'appareil", et comme une recherche de la contemplation, des idées.

Cela s'explique : dans le contexte du capitalisme classique l'espace public, la république, domine. Dans l'image que nous proposons, c'est l'appareil qui domine, et l'appareil est un espace public "privatisé" qui projette des espaces privés secondaires, et donc inauthentiques. Dans le capitalisme classique, la recherche du privé a pour base une anthropologie pour laquelle l'homme lui est public : c'est le producteur. Dans notre contexte, la recherche d'une véritable privacité a pour base un schéma anthropologique comme suit :



Les "écologistes" seraient d'accord avec ce schéma.

La recherche du privé ici proposée comme point de départ pour une reconstruction de la ville, loin d'être comparable à la privatisation du "libéralisme" évoque plutôt des phénomènes comme ceux des résidences secondaires en Europe occidentale (les "datchas" en Europe orientale), et ceux des "suburbia" aux Etats-Unis. Mais de tels phénomènes ne peuvent mener vers une "reconstruction" de la ville, ils restent, au contraire, des fuites, des évasions, s'ils ne sont pas accompagnés d'une reformulation de l'anthropologie dominante de l'homme travailleur et consommateur, du prolétaire. Il y a certes, des tendances vers une nouvelle anthropologie dans le sens que nous avons schématisé : non seulement dans la pensée philosophique (par exemple la phénoménologie et l'existentialisme), mais aussi ailleurs (par exemple dans les mouvements hippie et religieux aux Etats-Unis).

Pour se rendre compte de la nouveauté radicale d'une telle "recherche du privé", nous reviendrons sur notre contexte :

La polis grecque était un espace public, un marché, entouré par des espaces privés les akai, et elle avait comme centre un espace sacré, le temple. Ces espace sacré, (temenos), était découpé de l'espace public pour servir à la contemplation des dieux qui étaient représentés par des statues (des "idoles"), donc à la Théorie au sens archaïque du terme. C'est pourquoi les premières écoles, les premiers espaces du loisir, étaient localisées dans les temples d'Akademos et de Lykaios. Notre ville est un espace public dégradé en privé, l'appareil avec son fonctionnement circulaire. C'est comme une cuisine qui aurait digéré à la fois la place du marché et l'église. Vouloir ouvrir dans un tel espace fonctionnel de véritables "espaces privés", c'est vouloir y découper des cellules ouvertes vers l'église et l'école, donc des espaces d'une sacralité radicalement nouvelle.

Ces cellules ne seraient pas ouvertes vers la "nature" au sens où le sont les résidences secondaires (sens post-romantique), non plus que des lieux "naturels" au sens platonicien (ceux déterminés par la "Physis"), mais elles seraient ouvertes vers les idées, les modèles. Il y a déjà des fenêtres qui permettent des telles visions (l'écran de la Télévision), mais les fenêtres devraient fonctionner d'une façon radicalement différente de celle que nous connaissons. Pour pouvoir atteindre les idées, ces cellules devraient disposer de "portes" qui mènent vers un espace public véritable, vers le marché du dialogue, et non pas vers l'appareil qui est le bureau, le garage ou le stade. Or, il y a déjà des portes qui permettent de telles sorties : le téléphone, le "cable TV" mais elles aussi pourraient fonctionner d'une façon radicalement différente de la présente. C'est dire que le redécoupage d'authentiques espaces privés exige d'abord la décision existentielle de la part du concerné, ensuite la collaboration des architectes, techniciens de la communication, psychologues, sociologues, philosophes et prêtres.

En fait, une telle "perforation de l'appareil" par des trous ouverts vers le loisir de la scholés ne serait qu'un premier pas vers le dépassement de la fausse privatisation "totalitaire". La deuxième étape serait l'ouverture d'un espace public véritable, en opposition, mais non comme substitution à l'espace faussement public, car privatisé, de l'appareil, ce serait la création d'un espace où l'appareil deviendrait gouvernable : car on a toujours besoin de l'appareil. Ce nouvel espace public serait donc un marché pour y échanger des idées (forum), et non plus des biens de production et de consommation : désormais, on peut reléguer la distribution des biens à un appareil de plus en plus automatisé et cybernétisé.

Pour bien comprendre ceci, il nous faire un pas en arrière, et reconsidérer cette fois le marché I

PLATON pense que l'échange des produits sert à deux propos : il sert d'abord à vérifier la valeur d'échange des produits, à vérifier la norme, et il sert ensuite à vérifier la valeur intrinsèque des produits, à vérifier le degré de la réalisation de l'idée dans l'oeuvre, de la perfection. C'est pourquoi, pour PLATON, l'échange des produits est "politique" : normalisation et critique. Quant à l'échange des idées, PLATON pense que son propos est de faire naître des idées "oubliées" par la provocation dialectique, par le dialogue. C'est pourquoi les philosophes doivent être rois : ils doivent "gouverner" (kybernein), en normalisant et critiquant sous la lumière des idées.

Depuis les idées de KANT, nous ne pouvons plus partager sa vision de la dialectique.

Pour nous, les idées ne sont plus des formes immuables, mais le produit d'une action humaine sur les idées préalables et sur l'expérience. La dialectique, pour nous, c'est la lutte entre les idées et l'expérience qui résulte en idées nouvelles. Pour nous aussi, les idées sont éternelles (au sens où l'idée "un et un font deux" ne dépend pas du moment où elle est formulée). Mais ce n'est pas le sens platonicien de l'éternel. C'est pourquoi pour nous le marché, l'espace public, serait, après l'élimination de l'échange des produits, le lieu de la production dialogique de nouvelles idées à être plus tard contemplées (théorisées).

Cette idée de marché détruit la distinction entre "politique", "science" et "arts". Les hommes qui y échangent ces idées conçues dans le privé, qui y "publient", ne serait pas des spécialistes, le dialogue dans lequel ils s'engagent ne sera pas comme les dialogues scientifiques, artistiques et politiques du présent. Pour eux la connaissance, le vécu et la valeur ne seront que les trois dimensions de toute idée, de toute forme, de tout modèle : leur but dernier sera de donner une signification à une vie vouée à la mort. Un tel marché serait véritablement public au sens où il dépense cette privatisation (idiotique au sens de l'ethymologie) appelée "spécialisation". C'est pourquoi la construction d'un tel marché ne peut pas être le projet d'un spécialiste quelconque, même si elle dépend du concours des spécialistes et des fonctionnaires de l'appareil. Ce marché se construira par soi-même, il naîtra du dialogue des hommes qui sortent de ses espaces privés pour se rencontrer, pour faire, ensemble, face à la privatisation naturelle, à la mort. En d'autres mots : le "politique" redeviendrait ce qu'il est essentiellement : la science et l'art de vivre ensemble pour faire face à la mort.

Mais la construction d'un tel marché ne suffit pas encore à la reconstruction de la ville. La ville a besoin d'avoir son centre, son propos, son but véritable : l'école. Il y a bien sûr, des écoles pour entraîner les travailleurs, et des écoles pour élaborer des théories vouées à l'application technique. Mais l'école véritable, le lieu du loisir contemplatif des idées élaborées sur un marché véritable, ne peut pas exister avant la construction d'un tel marché. Car le dernier propos de la reconstruction de la ville ici proposée est précisément celui de renverser le programme moderne "schola fundamentum vitae" par "vita fundamentum scholae" : celui de faire de la ville une place publique destinée à la recherche de la sagesse une préparation pour l'école.

Il y a déjà des tendances vers une telle reformulation. La jeunesse, surtout celle de l'élite, reste longtemps à l'école, du fait de la complexité des informations disponibles. Les spécialistes doivent se recycler et retourner souvent à l'école, à cause de la précarité des informations, sous la pression du progrès scientifique. Et les retraités retournent souvent à l'école pour remplir leur temps vide (et non pas libre), avec des informations.

L'école occupe donc déjà un espace important dans la vie de la ville, un espace toujours croissant. Mais ces tendances ne peuvent dépasser la crise scolaire de l'actualité, aussi longtemps qu'on ne transcende pas une anthropologie pour laquelle le but de la vie est la consommation, et non la contemplation.

L'école ici visualisée exige une reformulation de la notion de "théorie". Pour PLATON, c'est la contemplation des idées immuables. Pour les modernes, c'est une méthode pour une praxis rationnelle. Dans notre contexte, c'est la formalisation des expériences avec des théories préalables, en vue d'une application d'une mise

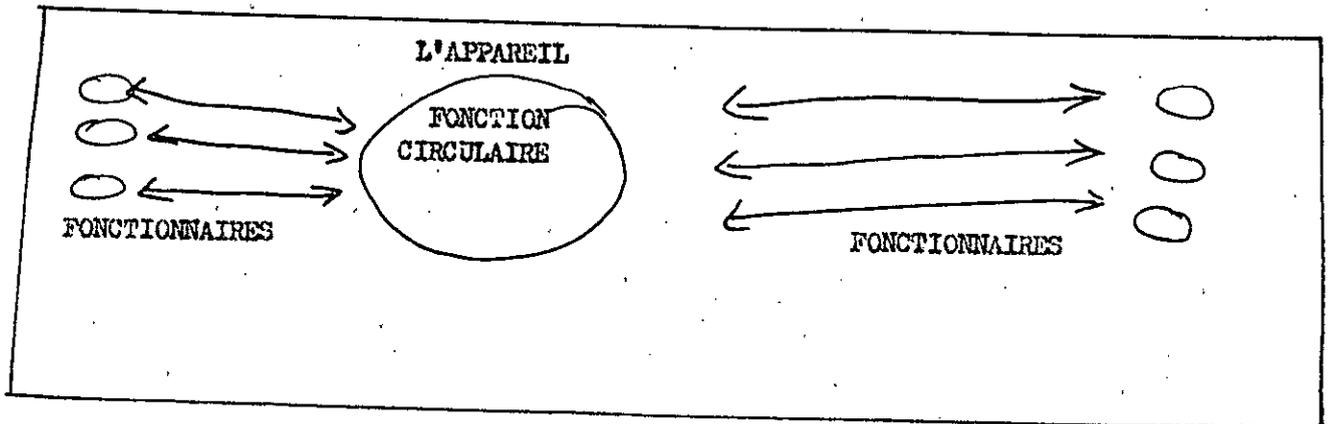
en question futures. Elle sera, dans la ville nouvelle, la synthèse des idées élaborées sur le marché, une "Weltanschauung". C'est pourquoi la nouvelle école ne peut pas fonctionner comme à présent, comme une distribution discursive des informations en vue d'être stockées dans les mémoires des étudiants. D'ailleurs ce processus est devenu déjà absurde. La masse des informations disponibles est déjà trop grande pour être emmagasinée dans des mémoires individuelles, même si elle est divisée en tranches spécialisées. Et nous disposons de mémoires artificielles capables d'emmagasiner cette masse. Il serait absurde de faire des étudiants des concurrents des ordinateurs, ce serait là entreprendre vouée à l'échec ; la méthode discursive de nos écoles est donc dépassée : les discours des média élitaires sont plus efficaces, car ils permettent aux récepteurs de rester chez eux, et ils disposent de mémoires artificielles, donc plus riches que celles des professeurs.

Il y a déjà des théories dans le sens ici envisagé. Non seulement les théories classiques platoniciennes comme c'est la logique et la mathématique. C'est d'ailleurs pourquoi on lisait à l'entrée de l'Académie : "que nul n'entre ici qu'il n'est Jeanette". Il y a aussi des théories du type théorie de la décision, du jeu, de l'information, la cybernétique. Il s'agit de théories qui ne systématisent pas des informations, mais la structure des informations, et il est caractéristique de notre désarroi que de telles théories ne trouvent pas un lieu convenable dans la structure de nos écoles. Ce sont des théories qui ne visent pas à changer le monde, mais à analyser des systèmes: c'est-à-dire à dominer l'appareil par la contemplation de sa structure. L'école nouvelle sera le lieu de telles théories : d'une contemplation qui dépasse l'appareil et le contrôle. Les philosophes ont-ils jamais été rois en un sens à la fois platonicien et radicalement nouveau ?

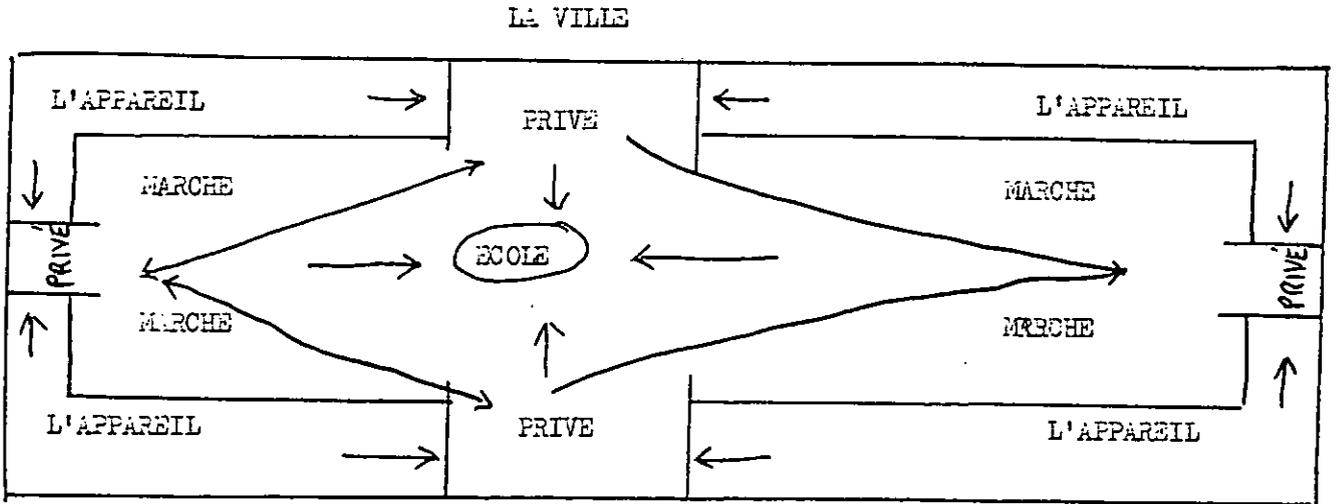
L'école nouvelle, issue du "marché" nouveau, qui provient lui-même de la privacité nouvelle serait le centre de la ville : le lieu du "loisir" d'où les hommes contemplant leur situation dans le monde, cherchent à donner une signification à la vie dans le monde, et conduisent l'appareil pour qu'il sert à une telle signification. Telle est l'utopie post-platonicienne, et post-orientienne, que je vous propose.

Notre thème était l'impact de l'urbanisation post-industrielle sur la relation entre l'espace privé et l'espace public. Voici comment Hannah ARENDT, à la base d'une lecture spécifique de PLATON, analyse le résultat d'un tel impact:

LA VILLE



Et coici comment j'imagine qu'on peut échapper à une situation :



J'espère que la discussion qui suivra à cet exposé corrigera mes idées. Faisons de cette réunion une véritable école : un espace d'un loisir contemplatif, d'une philosophie salvatrice.